

Le sociologue et les minorités : connaissance et idéologie The Sociologist and Minorities: Knowledge and Ideology

Pierre-Jean SIMON

Volume 15, Number 2, octobre 1983

Enjeux ethniques : Production de nouveaux rapports sociaux

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/001708ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/001708ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Les Presses de l'Université de Montréal

ISSN

0038-030X (print)

1492-1375 (digital)

[Explore this journal](#)

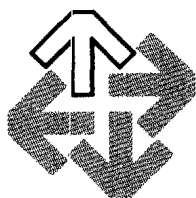
Cite this article

SIMON, P.-J. (1983). Le sociologue et les minorités : connaissance et idéologie. *Sociologie et sociétés*, 15(2), 9–23. <https://doi.org/10.7202/001708ar>

Article abstract

Maintaining that racial, ethnic, and national issues make up one of the three main modes of social differentiation and formation of social hierarchies, along with social and women's issues, the author suggests that the sociology of ethnic relations and minorities be designated as a "transversal" sociology. He approaches the central problem of social science, i.e. the relationship between sociological knowledge and ideologies, from the vantage point and within the perspectives of this sociology.

Le sociologue et les minorités : connaissance et idéologie



PIERRE-JEAN SIMON

Il n'y a sans doute pas de domaines où se pose avec plus d'acuité le problème épistémologique central de la science sociale, à savoir les rapports qu'entretient la connaissance sociologique aux idéologies, que dans les analyses portant directement sur les grands modes de la différenciation et de la hiérarchisation sociales, que celles-ci s'opèrent : 1. suivant la place dans le processus de production, la division du travail — et c'est, dans les sociétés modernes, les classements constitutifs de ce qui a été désigné comme la *question sociale* ; 2. suivant le sexe — et ce sont, en toute société, les statuts et les relations plus ou moins inégalitaires des hommes et des femmes, constitutifs de la *question féminine* ; 3. suivant l'origine et l'appartenance culturelle ou nationale, l'ethnicité ou la nationalité — et ce sont les problèmes de minorités constitutifs des *questions raciale, ethnique et nationale*.

D'avantage qu'en aucun autre secteur où s'aventure la sociologie, il est ici explicitement question — et non moins en ce qui concerne les différenciations hiérarchisées des ensembles collectifs masculins et féminins, ou des majorités et des minorités raciales, ethniques ou nationales, que celles, plus souvent évoquées, des classes sociales — de l'ordre social établi et, tout en même temps, de sa contestation ; autrement dit, de l'affrontement des pratiques, des politiques et des idéologies qui imposent et maintiennent cet ordre (qui est l'ordre des classements, des privilèges, de la distribution inégalitaire du pouvoir, du prestige et des biens) et des pratiques, des politiques et des idéologies qui le combattent.

Comment, dans cet affrontement aux si considérables enjeux, dans cette lutte des classements¹, peuvent s'insérer, entre les certitudes opposées des idéologies, les interrogations dubitatives du sociologue et sa prétention à établir une connaissance scientifiquement vraie (c'est-à-dire qui, empiriquement vérifiable et soumise à réfutation, tende asymptotiquement à la vérité), un savoir positif échappant aux idéologies, sur des problèmes où nul — et donc pas davantage lui-même — ne saurait, quoi qu'il en ait, pratiquer le désintéressement objectif (dire ce qui est sans se préoccuper de ce qui devrait être), s'agissant de rien moins, au niveau «macro», que des équilibres et des déséquilibres des sociétés, aussi bien que, à l'autre extrémité, au niveau «micro», pour tout un chacun personnellement classé dans l'ordre combiné des différenciations et hiérarchisations sociales — homme ou femme, majoritaire ou minoritaire, national ou étranger, bourgeois, intellectuel ou prolétaire... — de son statut et de son identité, c'est-à-dire de son existence sociale ?

* * *

La question touche à la possibilité même de la sociologie comme entreprise ou, tout au moins, comme *projet* scientifique. On l'abordera ici plus particulièrement sur le terrain et dans les perspectives de la sociologie des relations interethniques et des minorités, autrement dit de cette sociologie qui se donne pour objet les classements opérés selon les différences — réelles ou supposées — des origines, des cultures ou des appartenances régionales et nationales. Il est bien certain cependant que les praticiens de cette sociologie ne sauraient se situer en dehors d'une problématique générale de la sociologie. Le champ de leurs analyses n'est pas, à y bien regarder — pas plus que celui des sociologues qui se donnent pour objet les classes sociales et leurs luttes (les hiérarchisations sociales au sens habituellement restrictif) — véritablement distinct de celui de la sociologie générale — ou de la sociologie en général.

La sociologie des relations interethniques et des minorités est bien, sans doute — selon un certain découpage obligé d'une science sociale beaucoup trop vaste pour être, du moins en son état actuel, et hors d'illusoires théories purement formelles, réellement maîtrisée dans sa totalité et sa généralité — une sociologie relativement spécialisée, avec ses propres perspectives, sa tradition², ses schémas conceptuels et ses éléments de théorie relativement autonomes. Elle ne saurait pourtant être considérée comme une simple sociologie particulière, une simple branche parmi d'autres et au même titre que les autres, de la sociologie, telles ces sociologies partielles et parcelaires, qui, découpant leur objet selon les prédécoupages institués de l'empirie sociale, ne situent leurs analyses que dans un secteur plus ou moins étroit de l'activité sociale ou sur un ensemble plus ou moins large de problèmes spécifiques : sociologie de la famille, de la ville, du milieu rural, du travail, des loisirs, de la santé, etc. Bien plutôt s'agit-il ici de ce que l'on peut désigner comme une sociologie *transversale*, en ce sens qu'elle traverse, dans une perspective particulière, le champ entier de la sociologie. C'est cette perspective, le point de vue particulier — celui de la différenciation et de la hiérarchisation raciale, ethnique et nationale — à partir duquel elle envisage l'ensemble du champ social et construit théoriquement son objet, qui fonde seul, en définitive, la spécificité de cette sociologie des relations interethniques et des minorités, en faisant une pièce maîtresse, au même titre que la sociologie des classes sociales ou que celle des rapports entre les hommes et les femmes, de toute sociologie générale ; et non pas (comme cela est pourtant souvent perçu), le caractère spécifique d'un certain

1. Cf. les analyses de Pierre Bourdieu, notamment dans *la Distinction. Critique sociale du jugement*, Paris, Minuit, «Le sens commun», 1979, 670 p. ; *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, 246 p. ; et *Leçon sur la leçon*, Paris, Minuit, 1982, 56 p.

2. Tradition principalement nord-américaine, prenant ses origines dans les travaux de l'école de sociologie de Chicago (et avant même celle-ci, chez ce sociologue «oublié» que fut William Burghardt DuBois), mais sur laquelle sont venus récemment se greffer d'autres courants, notamment celui de la réflexion marxiste antérieure à 1914 (à l'époque où le marxisme était encore une pensée diversifiée et vivante) sur la question nationale.

nombre de « problèmes sociaux » socialement considérés comme marginaux — le racisme, la xénophobie, l'immigration, les réveils ethniques, régionaux ou nationaux... — auxquels cette sociologie, volontiers tenue elle-même pour marginale dans la cité savante, serait invitée à contribuer, par ses enquêtes, à trouver des solutions : intégration, assimilation, multiculturalisme, etc.

La spécialité d'une telle sociologie ne peut ainsi être que très relative. Cette spécialité nécessaire est aussi, d'une certaine manière, impossible, dans la mesure où les analyses particulières de cette sociologie des relations interethniques et des minorités ne prennent sens que dans le cadre des analyses plus générales des différents modes de la différenciation et de la hiérarchisation sociales. Si cette sociologie est amenée à privilégier un de ces modes en y concentrant son attention, elle ne saurait en aucune manière ignorer les autres ou en sous-estimer l'importance. Rien ne serait plus stérile que de s'enfermer en ce domaine dans un ghetto conceptuel et théorique. On ne ferait là que reproduire les erreurs idéologiques qui ont fait considérer, soit la classe sociale (chez les marxistes), soit la race et la nation (dans tout un courant de pensée qui a dominé de la moitié du 19^e siècle à la moitié du 20^e — ou bien encore le genre (le sexe) comme cela existe au moins à titre de tentation dans certaines fractions du mouvement féministe — comme unique déterminant véritable des différenciations hiérarchisées, comme seul fondement réel des classements sociaux (voire comme ultime réalité sociale) et ériger les rapports conflictuels entre ces groupements homologues — lutte des classes, guerres des races et des nations (et, quelquefois, guerre des sexes) — comme le moteur même de l'histoire; les autres différenciations — c'est-à-dire, suivant les cas, l'appartenance aux deux grands ensembles collectifs masculin et féminin, l'appartenance ethnique et nationale, ou l'appartenance de classe, étant écartées avec plus ou moins de dédain en tant que de peu d'importance, négligeables, dépassées, super-structurelles, illusoire ou même, à la limite, fantasmagiques. Comme si les différents modes de la différenciation et de la hiérarchisation sociales étaient exclusifs les uns des autres et que l'un d'eux dût nécessairement être tenu pour prédominant par la théorie sociale. Comme si, dans la réalité sociale, on n'avait pas toujours à faire à un ordre *combiné* des appartenances et des classements sociaux.

Certes, dans cette sociologie des relations interethniques et des minorités, la part peut être jugée assez mince — du fait notamment de l'extrême imprécision des concepts et du peu de consistance des schémas théoriques — de la connaissance assurée et du savoir positif; et cela en dépit du grand nombre des travaux, des études, des réflexions et de la masse considérable des informations recueillies par enquêtes. L'impression qui domine est, il faut bien l'avouer, beaucoup plus souvent celle du bricolage — au sens où l'entendent Lévi-Strauss et Bourricaud³ — que de la science. Et c'est même peut-être le domaine de la science sociale, où, sous couvert de scientificité, se sont dites et écrites — que l'on songe au thème de la race et à celui de la nation — et se disent et s'écrivent encore les plus extravagantes sottises et les plus totales inepties. Mais c'est aussi qu'il s'agit d'un terrain où se sont épanouies et où s'épanouissent toujours parmi les mieux constituées, les plus prégnantes, les plus virulentes et les moins évitables des idéologies : nationalismes, colonialismes, racismes, antisémitisme, etc. Même en prenant le contre-pied — une contre-idéologie est encore une idéologie — l'analyse sociologique ne peut éviter d'en être fortement parasitée. Impossible, en tout cas, pour le sociologue, d'esquiver ici, comme on peut parfois le feindre ailleurs, le problème de l'idéologie.

* * *

La science sociale n'a d'ailleurs jamais rien à gagner et tout à perdre à cette esquive, même en des secteurs moins brûlants et de moindre implication personnelle

3. François Bourricaud, *le Bricolage idéologique. Essai sur les intellectuels et les passions démocratiques*, Paris, P.U.F., « Sociologies », 1980, 271 p.

du sociologue, lorsque l'activité sociologique s'exerce sur des objets et des questions qui peuvent paraître plus éloignés de la sphère des idéologies — notamment des idéologies politiques — et qui n'amènent pas le sociologue à mettre directement en cause son propre statut social et son identité. La positivité n'est jamais qu'illusoirement donnée d'emblée. La prétention à la parfaite objectivité et neutralité idéologique dans la science sociale est toujours un leurre. Si le degré d'intensité en peut, selon l'objet, notablement varier, l'idéologisation n'en est pas moins à l'œuvre en toute pratique sociologique et jusque dans les analyses et les enquêtes apparemment les plus « innocentes ». Le problème de l'idéologie, partout présent, doit être toujours et partout affronté⁴.

Et précisément, si la constitution d'un savoir positif, parce qu'elle rencontre davantage d'obstacles et de pièges, est forcément plus lente qu'ailleurs dans les secteurs, sur les objets et à propos des questions où l'idéologisation des analyses sociologiques n'est guère discutable, où elle apparaît même inévitable, ces analyses permettent du moins de poser plus clairement que partout ailleurs, parce qu'on ne peut ici en aucune manière le contourner, le problème de l'idéologie, c'est-à-dire le problème même de la constitution de tout savoir positif en sociologie. Ainsi en est-il, depuis les origines de la sociologie, des analyses portant sur la question sociale et, aujourd'hui, de celles portant sur la question féminine et tout aussi bien sur la question raciale, ethnique et nationale. Plus que partout ailleurs légitimement suspect d'idéologisation et lui-même conscient qu'il ne peut, sans se renier jusque dans sa propre identité, échapper à l'idéologisation de ses analyses, le sociologue est sur ces questions plus que sur toute autre amené à explorer les voies étroites de toute recherche de l'établissement, *contre* mais aussi à *travers* les idéologies, de propositions scientifiquement vraies.

Le problème de l'idéologie n'est nullement en effet, pour la science sociale, un problème *fondateur*. La sociologie se constitue comme rupture avec l'idéologie et dans cette rupture même. La pensée sociologique est une pensée qui s'est constituée historiquement et ne cesse de se constituer par un travail de critique des lectures spontanées et intéressées au social, des évidences illusoires et des fausses certitudes. La pensée sociologique est *d'abord* une entreprise de *déconstruction* des modèles idéologiques, de négation du savoir idéologique perçu, dans la rupture même qu'instaure la sociologie, comme savoir illusoire et mystificateur, pour faire émerger un savoir différent qui soit un savoir positif, un savoir vrai, une connaissance scientifique des faits de société⁵.

Tel a été à l'origine et tel demeure le projet fondateur de la sociologie, aussi bien chez Saint-Simon, puis Auguste Comte et Durkheim quand ils entendirent établir la science sociale sur le modèle des sciences de la nature en faisant émerger un savoir positif des faits sociaux à travers la destruction des illusions plus ou moins intéressées du sens commun; que chez Proudhon et chez Marx déconstruisant les dogmes et dénonçant les voiles idéologiques qui empêchent de parvenir à la connaissance vraie c'est-à-dire scientifique des faits économiques, sociaux et historiques; ou que chez les sociologues modernes insistant sur le préalable de la rupture épistémologique.

Rupture avec les schémas idéologiques d'interprétation du réel social d'une part et production d'un savoir scientifiquement fondé sur le social d'autre part, ce sont là les deux intentions indissociables l'une de l'autre qui constituent la pensée sociologique. Celle-ci opère par conséquent à la fois sur le mode *négatif* et sur le mode *positif*.

4. Sur ce problème de l'idéologie, voir aussi Jean Baechler, *Qu'est-ce que l'idéologie?*, Paris, Gallimard, « Idées », 1976, 405 p. et bien entendu Raymond Aron, *L'Opium des intellectuels*, 2^e éd., Paris, Gallimard, « Idées », 1968, 438 p.

5. Cf. Pierre Ansart, « Toute connaissance du social est-elle idéologique? », dans Jean Duvignaud (édit.), *Sociologie de la connaissance*, Paris, Payot, « Bibliothèque scientifique », 1979, pp. 33-48. On s'inspire ici beaucoup de cette fine et pénétrante analyse, nourrie d'une longue fréquentation et profonde connaissance de l'œuvre des fondateurs, au 19^e siècle, de la sociologie (cf. *Sociologie de Saint-Simon*, Paris, P.U.F., « SUP/Le Sociologue », 1970, 215 p.; *Sociologie de Proudhon*, Paris P.U.F., « SUP/Le Sociologue », 1967, 225 p.; *Marx et l'Anarchie. Essai sur les sociologies de Saint-Simon, Proudhon et Marx*, Paris, P.U.F., « Bibliothèque de sociologie contemporaine », 1969, 556 p.).

La sociologie négative s'efforce de dire ce que les phénomènes sociaux ne sont pas en procédant à la critique des représentations collectives, des croyances, des idées que les acteurs sociaux se font illusoirement de ces phénomènes sociaux, en dénonçant les mensonges collectifs et la fausse monnaie des rêves dont, comme disait Mauss, se paient toujours elles-mêmes les sociétés. La sociologie positive s'efforce, elle, de dire ce que les phénomènes sociaux sont réellement, en ayant recours aux procédés de l'observation et de l'analyse objective, c'est-à-dire en mettant en œuvre une méthodologie, informée par la démarche et la rationalité scientifiques.

Même si, dans la pratique réflexive et de recherche du sociologue, négativité et positivité vont de pair, constituant comme l'envers et l'endroit, pris dans une seule trame, d'une même démarche, le moment de la sociologie négative précède, aussi bien historiquement que logiquement, le moment de la sociologie positive. Avant de pouvoir prétendre dire ce que sont les phénomènes sociaux, la sociologie doit nécessairement dire ce qu'ils ne sont pas. C'est-à-dire que doit s'être opérée la prise de conscience initiale par laquelle se fonde en vérité la sociologie, que les phénomènes sociaux ne sont pas ce qu'ils paraissent être, que leur évidence massive est trompeuse⁶.

La sociologie ne pouvait ainsi naître historiquement — et elle ne peut naître à nouveau pour chaque sociologue — qu'avec l'apparition du doute social. Non pas simplement le doute méthodique de Descartes qui feint seulement de douter de tout pour mieux affirmer les certitudes de la raison. Mais le doute radical qui tend à remettre en cause l'ordre social et tout le système de représentations, de croyances et de valeurs collectives qui en assure la pérennité. Autant qu'avec le développement de la pensée rationnelle, son esprit de sérieux et ses doctes certitudes universalisables, la sociologie a partie liée avec le développement de la pensée subversive — sceptique, relativiste, irrespectueuse et ironique.

Il fallut cependant davantage que ce double mouvement de la pensée — si bien pourtant déjà représenté chez Montesquieu, véritable Janus, à cet égard comme à bien d'autres, de la pensée moderne, par *les Lettres persanes* et par *l'Esprit des lois* — pour que naisse véritablement la science sociale. Il fallut que l'ordre social soit ébranlé tout entier et jusque dans ses fondements les plus assurés par la subversion généralisée réalisée en Occident par les débuts de l'industrialisation en Angleterre, l'Indépendance américaine et la Révolution française. C'est plus directement et plus précisément de celle-ci, de la grande opération négative qu'elle avait historiquement réalisée, qu'est née la sociologie. Il a sans doute fallu que soient historiquement expérimentées l'efficacité pratique de la subversion et les capacités immanentes des sociétés à se transformer par la violence politique, comme sont transformés les milieux naturels par la violence technique, pour qu'apparaissent la possibilité et la nécessité d'une connaissance scientifique des faits de société sur le modèle des sciences de la nature. Il a fallu dans le même temps que soit définitivement ruiné le système d'idées, de représentations collectives, de croyances et de valeurs qui avait assuré la pérennité de l'Ancien régime pour qu'apparaisse clairement le projet d'en établir un nouveau qui, fondé en raison, fut en harmonie avec le nouvel ordre des choses — ordre désormais, de la science et du progrès⁷. Ainsi, comme les sciences de la nature devaient rendre de plus en plus, par leurs applications pratiques, les êtres humains maîtres de l'univers, la science sociale devait-elle, en permettant à la politique de devenir scientifique, amener les êtres humains à se rendre maîtres d'eux-mêmes, de leur existence sociale et de leur destin historique.

Tel naquit le grandiose projet de Saint-Simon à qui il faut en bonne justice, comme le demandait Durkheim, attribuer l'honneur que l'on continue encore machinalement

6. Cf. notamment, dans une perspective inspirée de Max Weber, les spirituelles et pertinentes observations de Peter L. Berger, *Invitation to Sociology. A Humanistic Perspective*, Harmondsworth (G.B.), Penguin Books, 1966, 219 p. et Peter L. Berger and Hensfried Kellner, *Sociology Reinterpreted. An Essay in Method and Vocation*, New York, Anchor Books, 1981, 183 p.

7. E. Durkheim, «La sociologie en France au XIX^e siècle», dans *la Science sociale et l'action*, Paris, P.U.F., «SUP/Le Sociologue», 1970, pp. 111-136.

à décerner à Auguste Comte, d'avoir le premier donné la formule de la science sociale⁸. Science éminemment politique, quoi qu'en pensent certains de ses praticiens, la sociologie est fille autant de la Révolution que de la Raison, de la subversion pratique que de la connaissance théorique et — dût la respectabilité académique si ardemment recherchée par les sociologues d'aujourd'hui en souffrir — c'est un « jongleur dépravé » (Comte *dixit*), un génie exalté au point de faire l'éloge de la folie comme condition indispensable à l'accomplissement de grands desseins⁹, qui en fut, sinon le père (car en la matière toute recherche de paternité est bien hasardeuse), du moins le premier accoucheur.

* * *

Depuis les origines aujourd'hui lointaines de sa naissance, la sociologie a accumulé, sous le double rapport de la négativité et de la positivité, par sa double pratique de déconstruction critique, d'une part, des représentations illusoires et mystificatrices que les collectivités se font d'elles-mêmes et de leurs rapports et, d'autre part, de construction d'un savoir réel, un héritage qui n'apparaît nullement négligeable. Héritage qui, en tout cas, autorise aux sociologues l'ambition de parvenir à pratiquer, y compris dans les secteurs les plus idéologisés de leurs recherches, autre chose que ce bricolage auquel seront toujours, eux, réduits, quelle que soit leur prétention à la scientificité, les idéologues, et à tenir sur le social un discours qui puisse entrer avantageusement en concurrence avec les discours idéologiques. Et cela même si, d'évidence, le discours sociologique, rationnellement fondé, n'est guère susceptible de rencontrer la même audience que les discours plus séducteurs des idéologues avec leurs réponses hâtives, totalisantes et définitives et leur appel aux sentiments, aux émotions et à l'irrationnel.

Encore faut-il, bien entendu, que de cet héritage sociologique, on veuille bien fournir l'effort de prendre réellement connaissance. C'est-à-dire que, hors de la pratique essayiste et de la recherche à tout prix de l'originalité individuelle, aussi bien que de l'enfermement étroit dans une spécialité, un « problème » ou une méthodologie, les sociologues d'aujourd'hui se situent résolument, quel que soit le champ de leurs analyses — et cela vaut donc tout aussi bien pour le sociologue des minorités — dans le cadre d'ensemble de cette entreprise collective, tout à la fois critique et cumulative, que constitue leur discipline¹⁰.

Encore convient-il également de se garder de prendre en bloc aucun discours sociologique, et moins encore l'œuvre d'un sociologue, fût-il reconnu comme un classique, ou d'un ensemble, école ou courant de sociologues. Les prendre en bloc pour les accepter totalement et les ériger ainsi en textes quasi canoniques ou, au contraire, les rejeter totalement comme tout entiers entachés perversément d'erreur, selon une pratique qui cependant a encore cours, notamment dans une certaine tradition universitaire française, où l'on aime mieux, comme le dit Bourdieu¹¹, opposer les auteurs que les intégrer. Opposer ainsi, pour s'en tenir aux classiques, Marx et la tradition marxiste à la tradition positiviste de Comte et de Durkheim, ou Durkheim à Weber, ou Weber à Marx, en se disant et se faisant de la sorte marxistes, durkheimiens ou

8. *Ibid.*, p. 115.

9. E. Durkheim, *le Socialisme*, 2^e éd., Paris, P.U.F., « Bibliothèque de sociologie contemporaine », 1971, p. 114.

10. Ce qui n'est pas toujours fait. La fameuse phrase de Whitehead : « Une science qui hésite à oublier ses fondateurs est perdue », placée par Merton en exergue à ses *Essais de théorie et de méthode sociologique*, a, semble-t-il, été un peu trop prise au pied de la lettre (comme si la nécessaire amnésie ne devait pas être partielle et sélective) et l'histoire de la pensée sociologique quelque peu négligée, en conséquence, dans la formation des sociologues. Ce qui en a amené plus d'un à succomber, faute d'une connaissance suffisamment étendue et diversifiée du passé de la discipline, et non sans quelque ridicule, à ce qui a été dénoncé comme le complexe de Christophe Colomb — s'imaginer découvrir ce qui est déjà connu — ou celui de Pénélope — passer son temps à défaire aujourd'hui ce qui a été fait par les sociologues d'hier. Comme si la sociologie, à l'instar de toutes les disciplines scientifiques, pouvait se constituer autrement que par la patiente accumulation critique, autrement dit, par la reprise, par chaque génération, de l'acquis qui résiste à la critique, des générations du passé.

11. *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 1980, pp. 24-25.

wébériens. Comme si ces qualificatifs avaient encore la moindre actualité et le moindre sens pour la sociologie d'aujourd'hui; et qu'il ne s'agissait pas plutôt, au lieu de considérer les œuvres des fondateurs comme coulées d'un acier d'une seule pièce (selon l'expression de Lénine à propos du marxisme), opposées en blocs et exclusives les unes des autres, de les faire communiquer, non certes dans le futile dessein d'une conciliation éclectique, mais au contraire en les confrontant contradictoirement, en les soumettant les unes par les autres à la critique pour dégager de chacune d'elles leurs contributions à la construction du savoir sociologique. Et pour les utiliser en fonction de ce qu'elles peuvent aujourd'hui nous apporter.

Si aucune œuvre d'aucun sociologue ne saurait ainsi jamais être prise en bloc, c'est aussi que tout, dans ces œuvres, n'est pas, bien évidemment, œuvre de sociologie. L'histoire de la science sociale depuis maintenant plus d'un siècle et demi montre clairement que l'ambition initiale de parvenir à un savoir parfaitement positif échappant aux illusions et aux mystifications, que le projet, par conséquent, d'une sociologie totalement scientifique, atteignant à la connaissance vraie du réel social, était (et demeure aujourd'hui) un projet lui-même illusoire et utopique. C'est à cette utopie que l'on doit la création de la sociologie. Mais c'est une utopie qu'aucun sociologue, malgré ce qu'il pensait lui-même de l'œuvre qu'il avait accomplie, n'a jamais réalisée et dont on sait mieux maintenant qu'elle n'était pas réalisable.

On voit bien, en effet, en étudiant l'histoire de la pensée sociologique, comment les sociologues classiques, poursuivant cette utopie, ont été, à travers la critique déconstructrice des modèles idéologiques dominants de leur époque, eux-mêmes reproducteurs et producteurs d'idéologies — en même temps, mais en proportion beaucoup moindre, que de savoir positif, de connaissance approchée du réel. C'est dire que nous apparaît dans les œuvres des sociologues du passé, des éléments fort hétérogènes, des propositions de statut intellectuel très divers et comme différents niveaux. L'œuvre de Marx, comme le souligne P. Ansart, est exemplaire à cet égard, de *l'Idéologie allemande* aux analyses économiques du *Capital*, et du *Manifeste aux Luttes de classes en France*. Mais il n'en va pas différemment pour Comte, pour Durkheim, pour Max Weber ou pour les fondateurs de la sociologie américaine. Il y a, dans ces œuvres, le niveau proprement sociologique où s'établit la rupture avec les idéologies et où émergent des éléments de savoir positif; mais le niveau aussi où sont reproduites sans travail de critique un certain nombre des idées de l'époque — de ces idées tellement prégnantes, tellement répandues dans l'air du temps et si bien véhiculées par les artifices du langage, qu'elles s'imposent comme des évidences indiscutables; et le niveau enfin où s'élaborent dans le travail sociologique même et à l'insu du sociologue persuadé de faire œuvre scientifique, de nouveaux modèles idéologiques — ce qui, chez Marx, donnera le marxisme ou chez Comte et Durkheim, le scientisme et le sociologisme.

Ce qui est vrai pour les sociologues du passé et qui apparaît à leurs successeurs, avec le recul du temps et du fait que non seulement les idées évidentes de leur époque ont perdu de leur évidence mais que les idéologies qu'ils ont contribué à constituer ont cessé d'exercer leur pouvoir de fascination, l'est aussi, sans nul doute, pour les sociologues d'aujourd'hui. C'est-à-dire qu'il y a dans la sociologie contemporaine, même en ce qu'elle a de meilleur, de plus rigoureux et de plus austèrement scientifique, la même hétérogénéité des éléments, qu'on y pourrait déceler les mêmes niveaux et, dans le discours des sociologues, des propositions de statut intellectuel différent. On y retrouve la double dimension du projet fondateur de la science sociale, déconstruction des modèles idéologiques dominants et élaboration de connaissances positives. Mais on y trouve aussi, certainement, à l'insu des sociologues dont la vigilance épistémologique ne peut être sans faille, la reproduction non critique des idées qui sont dans l'air de notre temps et qui, tellement elles s'imposent à nous avec la force de l'évidence, ne nous apparaissent pas comme relevant de l'idéologie. On y trouve enfin des éléments des nouvelles idéologies que les sociologues, parmi d'autres, contribuent aujourd'hui à créer et à promouvoir.

Il faut bien voir d'ailleurs que, génératrice d'illusions et de mystifications, l'idéologie peut être aussi et a souvent été un puissant stimulant à l'œuvre de connaissance sociologique. Celle-ci se constitue *contre* les idéologies instituées mais aussi *à travers* les idéologies en formation. Le pur désir de connaître n'est généralement pas une motivation suffisante à la recherche sociologique. Il ne l'a pas été, en tout cas, pour les fondateurs de la sociologie. Ni Saint-Simon, ni Proudhon, ni Marx ne se seraient livrés avec tant d'ardeur — et avec tous les risques et les désagréments personnels qu'ils ont encourus — à la création de la science sociale, s'ils n'avaient pleinement adhéré à l'idéologie socialiste qui était en gestation à leur époque dans la mouvance du mouvement ouvrier (lui-même héritier du mouvement démocratique) et à la formation de laquelle ils ont puissamment contribué. C'est cette adhésion idéologique sans réserve qui leur a fourni les motivations les plus puissantes à leur travail scientifique, qui leur a donné l'audace de s'opposer aux idéologies instituées de leur époque et leur a permis de formuler de nouvelles hypothèses et théories du social. De la même manière, c'est l'adhésion sans réserve à l'idéologie nouvelle de la science positive triomphante de tous les obscurantismes qui a soutenu l'effort de créativité sociologique de Comte et après lui de Durkheim.

Par la suite, les idéologies qui avaient motivé et soutenu ces efforts de connaissance scientifique du social, suscitant des questions neuves et de nouvelles perspectives, se sont figées, se sont sclérosées, sont devenues à leur tour des idéologies dominantes et instituées et des instruments de pouvoir. L'idéologie socialiste, aux mains des héritiers de Marx, est devenue, figée en un dogme, l'idéologie de la justification de la domination des organisations bureaucratiques se réclamant du mouvement ouvrier et un discours creux stérilisateur de toute pensée quelque peu novatrice. L'idéologie positiviste de la science est devenue instrument d'accession au pouvoir de la technocratie. L'élan, la force porteuse, la capacité critique et l'incitation à l'imagination créatrice de ces idéologies sont désormais complètement retombés. Ayant effectué leur clôture, colmaté toutes leurs brèches, s'étant immobilisées en systèmes de réponses globales et définitives, elles ne fournissent plus le cadre intellectuel où peut émerger de la connaissance positive. Mais elles ont eu, au moment où elles étaient nouvelles, en voie de constitution, ouvertes sur l'avenir, mouvantes et traversées, comme la vie elle-même, de multiples contradictions, leur rôle éminemment positif dans l'élaboration de la connaissance sociologique au 19^e siècle et dans les premières décennies du 20^e siècle.

Il doit ainsi être clair, pour nous, sociologues des années 1980, que la réponse au problème de l'idéologie n'est pas d'échapper à toute idéologisation. Non seulement le projet s'en est-il avéré illusoire, mais il portait en lui-même condamnation, en pratique, de tout effort de connaissance sociologique.

Que l'on se pose du reste un seul instant la question de savoir ce que serait une pensée sociologique entièrement désidéologisée, épurée de tout parasitage idéologique, idéalement positive et absolument scientifique. Une pensée d'où aurait été expulsée, en même temps que les représentations fausses, les croyances illusoires, les mystifications et l'écho des discours intéressés des pouvoirs, toute référence à des valeurs. Une pensée d'une totale lucidité qui serait aussi d'un relativisme absolu¹² et d'un scepticisme radical. Une pensée où tout s'équivaldrait dans une souveraine indifférence axiologique : la démocratie et le totalitarisme, le nationalisme et l'universalisme, le racisme et l'antiracisme, la liberté et l'esclavage, la tolérance et le fanatisme, la justice

12. Tel celui qui tente souvent les anthropologues et que certains vont jusqu'à prôner, refusant que soit porté au nom de valeurs estimées universelles mais entachées selon eux d'eurocentrisme, tout jugement sur des pratiques — l'excision par exemple — en cours dans les sociétés qu'ils étudient. Ce relativisme anti-universaliste, très proche en fait du racisme colonial de la belle époque et en procédant en droite ligne — les Droits de l'Homme et la notion même de pleine humanité étant réservés aux Occidentaux, aux Blancs — a culminé dans la « théorie » de l'altérité chinoise élaborée par les « maofâtres » européens et américains des années 1956-1976, si vigoureusement et justement dénoncés par un Claude Roy (*Sur la Chine*, 1979), et un Simon Leys (*Les Habits neufs du Président Mao*, 1971, *Images brisées*, 1976 et *la Forêt en feu*, 1983). Il est réapparu sous la plume de certains anthropologues français au moment de la « révolution » khoméniste en Iran.

et l'injustice, la vérité et l'erreur, etc. Autant dire que l'idée même d'une telle pensée sociologique est absurde — ne serait-ce que par son indifférence à ce qui l'autorise ou l'interdit elle-même.

En réalité, la pensée sociologique implique en elle-même l'adhésion à au moins deux idéologies qui sont à son origine même et demeurent au principe de sa possibilité. L'adhésion, d'abord, à ce que l'on peut appeler — si l'on convient de ne pas limiter la sphère idéologique aux seules idéologies politiques mais de considérer aussi ce que P. Ansart désigne comme les idéologies sociales et sociétales — l'idéologie de la science, de la rationalité scientifique ou de la connaissance objective. Et donc le rejet de tous les obscurantismes et irrationalismes. L'adhésion, en même temps, au moins implicite, à la seule idéologie — proprement politique celle-là — qui ait autorisé l'émergence de la science sociale et en permet la pratique, parce que, par principe, elle admet le pluralisme et la libre critique, autrement dit l'idéologie démocratique. Et donc le rejet des idéologies qui la condamnent et l'excluent, comme elles condamnent et excluent, par principe et en pratique, toute pensée libre et critique, autrement dit toutes les variétés d'idéologies totalitaires. Il faut bien, en d'autres termes, que le sociologue *en tant que sociologue* — et non seulement en tant que citoyen — soit, d'une manière ou d'une autre, pour la démocratie pluraliste qui autorise ou au moins tolère le libre exercice de sa discipline, et contre les totalitarismes qui l'interdisent — sauf à se nier lui-même en tant que sociologue en abdiquant ses droits à la pensée libre et critique pour s'abandonner, dans l'aveuglement délibéré et la servitude intellectuelle volontaire, à une foi et aux instances qui la garantissent¹³.

C'est dire que la dimension idéologique est inhérente à la pensée sociologique et qu'il faut au sociologue assumer lucidement, plutôt que de la nier illusoirement, la contradiction insurmontable qui le fait être à la fois, en tant que sociologue, scientifique et idéologue. Et scientifique non pas seulement *bien que* idéologue mais aussi *parce que* idéologue. Scientifique, c'est-à-dire transmetteur et producteur de connaissances vraies sur le social — vraies au sens de la vérité scientifique et comme telles, relatives, partielles, vérifiables et toujours susceptibles d'être réfutées; et idéologue, c'est-à-dire porteur et producteur d'interprétations se présentant comme totalisantes et définitives et adhérant à des croyances et à des valeurs non démontrables. Et il est cela non pas en tant que praticien d'une discipline scientifique d'une part, acteur social et politique d'autre part, ces deux rôles pouvant, théoriquement, être maintenus distincts, comme il est concevable en d'autres secteurs de l'activité scientifique (ou de l'activité intellectuelle en général). Il l'est en tant que sociologue du fait de l'étroite imbrication de sa discipline avec les idéologies — elles s'exercent l'une et les autres dans le même champ social et politique — et de sa totale implication de chercheur — jusques et y compris en ce qui tient à sa propre identité — dans l'objet de ses recherches.

Cette contradiction, cependant, ne peut être féconde que si la conception que l'on se fait, en sociologie, de l'idéologie, n'est pas elle-même idéologique, c'est-à-dire étroitement polémiste et manichéenne. Le sociologue ne saurait se situer, comme les idéologues, dans un monde social et politique peint en noir et blanc, livré à la guerre sans merci des bons et des méchants, ni procéder comme eux à l'angélisation de ses amis — ceux qui sont en accord avec lui — et à la diabolisation de ses ennemis. Le sociologue, autrement dit, ne peut se permettre de partager la sottise — parfois énorme, comme on sait¹⁴ — des fervents des idéologies.

13. Mais il ne conserve plus en ce cas de sociologue que l'appellation — dont on se prend parfois à regretter qu'elle ne soit pas, comme pour les vins, un peu mieux contrôlée, au vu de certaines impostures et aberrations — et il n'y a pas lieu de le considérer, tels ces sociologues « marxistes » se réclamant, soit par calcul politique ou de carrière, soit par abêtissement pascalien, de la doctrine érigée en orthodoxie par cet anti-sociologue par excellence que fut Lénine, autrement que comme le valet plus ou moins zélé d'un pouvoir ou le dérisoire écho de la voix d'un secrétaire général.

14. Jean Baechler qui y consacre un paragraphe assez réjouissant (*op. cit.*, p. 387 *sq.*) en donne quelques exemples, mais ils sont innombrables. Les moins cruels à dénoncer la sottise idéologique ne sont pas d'ailleurs aujourd'hui ceux qui en sont revenus (notamment des ex-marxistes) — quitte d'ailleurs, en certains cas, à troquer une sottise contre une autre en changeant d'idéologie.

Il ne s'agit, en effet, ni d'accepter globalement les idéologies, ni de les refuser et rejeter globalement. Le bricolage idéologique, comme le rappelle si justement Bourricaud (*op. cit.*), juxtapose et amalgame des éléments extrêmement hétérogènes. De très justes observations, des analyses pertinentes, des schémas conceptuels et théoriques d'un grand intérêt et des énoncés scientifiques peuvent très bien être incorporés — coexistant avec des propositions non vérifiées, des généralités non vérifiables et des billevesées — aux systèmes idéologiques, dont le délire n'est pas, la plupart du temps, sans quelque fondement dans la réalité. On ne saurait à cet égard, et pour reprendre une célèbre expression, jeter le bébé avec l'eau du bain; rejeter, par exemple, la lutte des classes et toute consistance même aux classes sociales en rejetant le marxisme; ou, aussi bien, dénier toute existence réelle aux ensembles collectifs définis par la langue, la culture et l'histoire (de la Bretagne au Québec...) en refusant les constructions idéologiques des nationalistes.

De la même manière doit-on considérer, en prenant là aussi une position contraire à celle des idéologues, que l'idéologie ce n'est pas seulement les idées des autres. Ce sont aussi les nôtres. Ce n'est pas seulement les systèmes d'idées, de représentations, de croyances et de valeurs auxquels nous n'adhérons pas, dont nous ne subissons pas la séduction, voire que nous détestons et combattons. Ce sont aussi les systèmes d'interprétation du monde social dans lesquels nous nous situons nous-mêmes, nos propres idées, représentations, croyances et valeurs, — nos propres illusions. Avec toutefois, bien sûr, cette différence de taille que s'il est assez facile de débusquer comme idéologies mystificatrices les idées des autres, l'opération est beaucoup plus difficile quand il s'agit des nôtres. Les idées, les représentations, les croyances et les valeurs auxquelles nous adhérons ne peuvent naturellement se donner d'emblée à nous-mêmes comme illusions et camouflage de nos intérêts de classe, de fraction de classe, de groupe, etc. En prendre conscience pour s'en distancier, les relativiser, les objectiver, c'est-à-dire se mettre en situation de se mettre en question et de penser contre soi-même, requiert une difficile ascèse intellectuelle. Laquelle ne va pas, d'ailleurs, sans une certaine perversité (mais celle-ci est peut-être le déterminant principal de toute véritable vocation de sociologue...), tant il est plus confortable, plus sécurisant et peut-on dire plus normal, de s'abandonner aux certitudes des idéologies instituées et au sentiment qu'elles donnent à si bon compte de détenir la science infuse, que de cultiver l'art de la méfiance et du doute par rapport à tout et d'abord à ses propres certitudes et à son propre savoir. Laquelle ne va pas non plus sans un certain péril, car si elle conduit le sociologue à ne plus, comme dit Jean Baechler (*op. cit.*), que se prêter sans jamais se donner aux idéologies dont se trouvent pour lui inévitablement émoussés le charme et le pouvoir de fascination, elle ne doit cependant pas l'amener à se déprendre vraiment de toute pensée idéologique, ce qui ne peut plus apparaître comme souhaitable dans l'intérêt même de la créativité scientifique et serait même, pour tout dire, absurde : le désenchantement des idéologies n'implique pas — sauf à sombrer dans le nihilisme ou l'imposture cynique — le renoncement à toute référence idéologique.

* * *

Ainsi, à partir du moment où l'on sait que la sociologie ne peut véritablement échapper aux idéologies — ou seulement de manière très partielle —, à partir du moment où l'histoire de la pensée sociologique montre que non seulement le projet initial des fondateurs de la discipline de parvenir à une connaissance entièrement désidéologisée sur le social, à un savoir parfaitement scientifique (au sens de la scientificité positiviste), à une connaissance scientifiquement pure, était lui-même une utopie, mais encore que la production d'un certain savoir positif sur le social, qui s'est opérée par la déconstruction critique des idéologies dominantes, n'a pu émerger que par la participation à la construction de nouvelles idéologies et au prix de cette construction, le problème est donc l'inscription de la sociologie qui se fait aujourd'hui, non dans l'espace illu-

soire d'une science pure, totalement désintéressée des enjeux sociaux et hors d'atteinte des idéologies, mais dans la mouvance des idéologies aujourd'hui nouvelles, des idéologies en gestation, des nouvelles visions du monde social et des rapports sociaux, des projets novateurs qui s'esquissent à l'heure actuelle frayant la voie des idéologies encore inachevées de l'avenir contre les idéologies usées du passé et les idéologies dominantes du présent, projets qui sont seuls susceptibles de fournir à la sociologie actuelle l'élan et la force porteuse pour sa double tâche de déconstruction des idéologies dominantes et de production d'un savoir positif.

Cela ne veut pas du tout dire que le sociologue, en tant que sociologue, doive se transformer en militant des nouveaux mouvements sociaux, en héraut des idéologies de l'avenir et en prophète des sociétés futures. Se situer dans la mouvance des idéologies novatrices n'implique pas qu'on leur fasse allégeance dans une adhésion sans réserve et il ne s'agit pas de retrouver, sous une formulation à peine différente, la distinction-opposition idéologique des bonnes et des mauvaises idéologies, alors que la seule démarcation qu'il nous paraît pertinent de faire en sociologie — et dans une perspective essentiellement heuristique — est entre les idéologies aujourd'hui closes et usées et les idéologies aujourd'hui ouvertes et inachevées.

Il conviendrait, à mon sens, au contraire, que le sociologue rompe résolument avec la tentation de toute militance et se fasse à l'idée qu'est désormais révolu, pour sa discipline, le temps des prophètes, des philosophes combattants et des compagnons de route. Les conditions des rapports entre activité militante et activité scientifique dans le domaine du social ne sont plus celles du 19^e siècle, ni celles de la première moitié du 20^e siècle. Les déconvenues quant à l'une et à l'autre ont dissipé un certain nombre d'illusions et reculé bien des espérances; d'où résulte, en même temps que du désenchantement, un peu plus de lucidité. Trop d'exemples sont là, en tout cas, qui montrent les impasses de toute sociologie militante, laquelle n'est plus très vite que militance et plus du tout sociologie. Lorsque la science sociale est mise au service d'une cause étrangère à elle-même — et cela vaut tout aussi bien pour les causes que l'on peut considérer comme les meilleures d'aujourd'hui, les plus dérangeantes et les plus prometteuses d'avenir, que ce soit l'écologisme, le féminisme ou des diverses variétés de régionalismes ou de nationalitarismes — la cause l'emporte, par une dérive qui paraît bien inévitable, sur la science, et la volonté de transformer le monde sur l'effort pour l'interpréter. L'action politique primant la pensée sociologique, la science sociale, une nouvelle fois, régresse en philosophie sociale et en philosophie de l'histoire.

Le sociologue d'aujourd'hui se voit, en fait, contraint de récuser tout à la fois les rôles du savant au-dessus de la mêlée et du militant engagé dans les luttes, pour assumer le seul qui lui convienne vraiment — même si c'est le plus inconfortable, le moins « gratifiant » et celui qui suscite le plus de suspicion de tous les bords — d'analyste impliqué lucidement dans ses analyses. Et comme tel, c'est, semble-t-il, du côté des nouveaux mouvements sociaux et des idéologies en gestation — c'est-à-dire du côté de ce qui bouge vraiment dans les sociétés, ce qui tend à les transformer, à les bousculer, à instituer par la contestation des ordres établis, de nouveaux rapports sociaux, de nouvelles représentations collectives et de nouvelles valeurs — que s'offrent à lui les chances de trouver des questions réellement nouvelles et des perspectives vraiment neuves sur les phénomènes de société. Et non du côté des idéologies dominantes et désormais figées, même si celles-ci ont, en leur temps, permis la production d'un savoir positif.

À s'inscrire, sans même parler d'allégeance, dans la mouvance des idéologies constituées — nationalisme (fusse celui, mais qui ne met jamais que du vin nouveau dans une vieille outre, des États non encore établis), socialisme (même à la sauce d'un marxisme révisé et remis au goût du jour de la dernière mode intellectuelle), scientisme technocratique (dont le clinquant modernisme ne parvient pas à dissimuler les oripeaux), néo-conservatisme (qui lui du moins ne dissimule pas sa nostalgie agressive d'un monde à jamais fini) — ou, ce qui serait pire, des idéologies régressives — sociobiologisme aux sinistres relents ou religiosisme bêta (mais inquiétant à la mesure même

de la possible annonce dans ses bondieuseries de nouveaux obscurantismes inquisiteurs) — le sociologue ne fera guère que reproduire du discours justificateur et fournir des réponses insignifiantes à des questions sans intérêt. On ne produit pas davantage de la connaissance sociologique neuve, en trafiquant et rapiécant des idées déjà mortes ou frappées de nécrose galopante qu'on ne produit de la vie à partir de cadavres. Sauf, à l'instar du Dr Frankenstein ou des présomptueux « savants sociaux » des totalitarismes modernes, à engendrer des monstres.

En se gardant lui-même, pour demeurer simplement sociologue, de tout militantisme qui le conduirait à vouloir changer le monde sans plus se soucier de l'interpréter, et de tout prophétisme, que les faibles capacités prédictrices de sa discipline n'autorisent nullement, c'est ainsi, cependant, du côté des militants des mouvements dynamiques et des prophètes des sociétés à venir, bien davantage que du côté des tenants de l'ordre établi et des idéologies crépusculaires, que le sociologue aura les meilleures chances de pratiquer une sociologie elle-même dynamique et aux prises avec les réalités sociales en gestation.

C'est dans cette voie que la sociologie des relations interethniques et des minorités, notamment, pourra, à mon sens, parvenir à l'élaboration en son domaine d'un savoir mieux assuré. Dans la phase actuelle, cependant, de cette sociologie, l'activité négative paraît devoir prendre le pas, pour un temps, sur l'activité positive, la déconstruction critique des idéologies sur l'acquisition positive d'un savoir. Les réflexions, les recherches, les enquêtes souffrent en effet ici, davantage peut-être que partout ailleurs, d'être menées dans les illusions, les prénotions, les préjugés non perçus comme tels, qui non seulement nuisent à la découverte de réponses adéquates mais, avant tout, faussent la position même des problèmes. Les idéologies constituées — racisme, évolutionnisme, nationalismes, marxisme (avec la fameuse question nationale) — ont trop souvent procuré l'illusion de savoir quelque chose à propos des phénomènes étudiés par cette sociologie. Celle-ci ne peut, si elle entend parvenir un jour à l'élaboration d'une véritable connaissance, faire l'économie de la critique radicale de ces idéologies. Avant de pouvoir savoir sociologiquement ce qu'est une réalité régionale ou nationale, une situation interethnique, un problème de minorité, il faut d'abord en passer, pour les déconstruire, par les savoirs proposés par les idéologies concurrentes sur chacune de ces réalités, puisque c'est à travers ces savoirs idéologiques que nous les percevons, qu'ils sont les voiles qui, inévitablement, s'interposent entre tout observateur et ces réalités et qu'il convient d'essayer de déchirer.

À quoi bon, en effet, multiplier les enquêtes parcellaires — celles-ci fussent-elles menées avec l'appareillage méthodologique le plus raffiné — si les termes des questions que l'on pose au réel et les cadres de l'analyse demeurent ceux des idéologies non critiquées et pas même perçues comme telles? Et ces idéologies imprégnant en premier lieu le langage, à quoi sert de prétendre élaborer des théories explicatives alors qu'à manier des mots aussi polysémiques, confus, équivoques, aussi chargés de connotations idéologiques différentes que race, ethnie, ethnicité, peuple, nation, etc., on ne sait la plupart du temps pas, littéralement, de quoi l'on parle; c'est-à-dire que, faute qu'ait été menée de manière conséquente la critique, dans leur genèse et leurs utilisations, de ces notions, on ne dispose toujours pas, en sociologie des relations interethniques et des minorités, d'un ensemble de concepts fondamentaux suffisamment bien définis et circonscrits pour tous les praticiens de cette sociologie dans un même « périmètre de sens » — ce qui, est-il besoin de le rappeler, constitue, en quelque domaine que ce soit, le premier pas de toute véritable démarche scientifique.

Sans prétendre s'octroyer le monopole d'accession à la vérité, la sociologie a en tout cas quelque chose à dire, et qu'elle est seule à pouvoir dire, sur ces questions. Aussi complexes que soient celles-ci et aussi difficile, pleine de tours, de détours et d'embûches, qu'apparaisse aujourd'hui à nos yeux plus désabusés que ceux des pionniers et des fondateurs de la discipline, la démarche sociologique pour les saisir et en rendre compte, l'ambition demeure légitime de parvenir, en ce domaine aussi, à l'établissement d'un savoir positif. Si les illusions inconsidérées ne sont plus de mise, un excès de scep-

ticisme à l'égard de la science sociale et du progrès de ses connaissances assurées serait tout aussi absurde. Croire à la sociologie serait une folie, comme le disait Proust de la médecine à propos de la maladie de sa grand-mère, si n'y pas croire n'en était pas une plus grande encore, car de cet amoncellement d'erreurs se dégagent à la longue quelques vérités.

RÉSUMÉ

Affirmant que les questions raciale, ethnique et nationale constituent, avec la question sociale et la question féminine, un des trois grands modes de la différenciation et de la hiérarchisation sociales, l'auteur propose que l'on désigne comme sociologie transversale la sociologie des relations ethniques et des minorités. Se plaçant sur le terrain et dans les perspectives de cette dernière, l'auteur aborde le problème central de la science sociale, à savoir les rapports qu'entretient la connaissance sociologique aux idéologies.

SUMMARY

Maintaining that racial, ethnic, and national issues make up one of the three main modes of social differentiation and formation of social hierarchies, along with social and women's issues, the author suggests that the sociology of ethnic relations and minorities be designated as a "transversal" sociology. He approaches the central problem of social science, i.e. the relationship between sociological knowledge and ideologies, from the vantage point and within the perspectives of this sociology.

RESUMEN

Afirmando que las cuestiones raciales, étnicas y nacionales constituyen, con la cuestión social y la cuestión femenina, uno de los tres grandes modos de la diferenciación y la jerarquización social, el autor propone que se designe con el nombre de sociología transversal la sociología de las relaciones étnicas y de las minorías. Colocándose en el terreno y en las perspectivas de esta última, el autor aborda el problema central de las ciencias sociales, o sea las relaciones existentes entre el conocimiento sociológico y las ideologías.